

Surtout, ne changeons pas !

Point de vue

Le « do » qui entre dans la composition du nom de presque tous les arts martiaux japonais signifie comme chacun sait « voie ». Qu'est-ce donc qu'une voie ? Quels seraient les critères qui permettraient de la définir ? Qu'est-ce qui la différencierait d'une pratique sportive, d'un loisir, d'un jeu ? Ces questions peuvent paraître bien banales dans le cadre qui est le nôtre et pourtant, j'observe qu'elles ne sont souvent pas posées réellement et qu'un grand nombre de pratiquants agit comme si la voie ne différait en rien d'une autre activité.

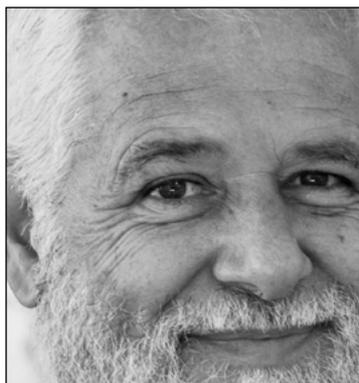
De quoi la voie est-elle faite ?

D'une pratique, d'une éthique, d'une autodiscipline, de rituels, de symboles, d'étiquette, d'un don de soi et de la conscience de tout cela.

J'ai souvent écrit dans ces colonnes à propos de l'éthique mais je vais répéter les points qui me paraissent en constituer l'épine dorsale : respect de tout autre, rectitude morale, devoir de secours à qui en a besoin, compassion. Cette liste pourrait être allongée car chacune de ces obligations que le pratiquant se donne peut être déclinée. Ce qui peut résumer cette éthique tient néanmoins dans deux phrases : mettre des limites à soi-même ; faire passer l'autre avant soi. Chacune des deux propositions est la condition de l'autre.

La discipline du budo ne peut être qu'une autodiscipline. Un dojo est un lieu où se réunissent pour pratiquer

généralement des adultes, et même si la règle doit être enseignée, elle ne peut être imposée. Le respect dû à tous implique que chacun soit libre et que chacun en tant que sujet puisse choisir de s'astreindre à une discipline. Mettre soi-même des limites à soi-même pour construire une identité positive, c'est-à-dire émanant de sa conscience aut centrée et non pas d'interdictions ou de contraintes imposées par les autres : il s'agit bien là du seul exercice réel de sa liberté qui consiste à définir son « comment être » et qui s'accompagne obligatoirement de l'interdiction que l'on se fait à soi-



André Cognard – © Photos : Horst Schwickerath 2011
– Aikidojournal – www.aikidojournal.fr

même d'aliéner qui que ce soit. Bien sûr, ces limites concernent avant tout les actes et constituent de fait la structure d'une éthique. Savoir ce qu'est l'éthique n'est pas suffisant. Il faut la faire sienne et pour cela, l'étiquette constitue un excellent outil d'obser-

vation des relations, en particulier de ses propres pulsions et un révélateur efficace de l'inconscient. Cela étant, il est difficile de commencer ce travail d'observation de soi sans avoir intégré une discipline personnelle. La voie commence à la discipline et le choix fondamental est de bien pratiquer ou de ne pas pratiquer car si l'on retire la discipline de la voie, il ne reste rien. Si celle-ci est intégrée, l'étiquette devient une nécessité et le rituel un besoin. Les relations ne peuvent plus rester sous l'emprise des habitudes familiales ou claniques. Elles sont déplacées vers un cadre de référence intégrant l'autre comme un réel et non comme le prolongement du fantasme infantile de la mère. Il est d'ailleurs intéressant de noter que nombre de pratiquants n'ont de cesse qu'ils n'aient ramené les relations au mode familial, c'est-à-dire celui qui s'exprime dans un cadre sécurisé identitaire, un cadre permettant le statu quo intérieur. Le premier choix est fait : « surtout ne changeons pas » qui constitue en l'occurrence pour l'abolitionniste de toute hiérarchie la première et l'ultime occasion d'exercer sa liberté.

Il n'est guère possible d'exercer sa liberté sans faire de choix, et choisir, c'est toujours laisser quelque chose. Il est clair que dans un vrai dojo, la vision adolescente de la liberté, caractérisée par « je choisis tout » et « je fais ce que je veux » est vite mise à l'épreuve de la réalité et des relations.

Osensei : « L'aïkido n'est pas japonais. Il appartient aux hommes du monde entier ».

La dimension éthique de l'aïkido n'est pas issue d'une morale religieuse ou d'une tradition. La vision de l'aïkido que nous a proposée Osensei Ueshiba Morihei est celle d'une voie spirituelle émanant directement de la perception d'un être en soi dont la dimension ontologique est illustrée par l'idée d'être possédé par un kami (Ame-no-murakumo-kuki-samuhara Ryuo¹). Même si son discours est habillé de symbole d'origines diverses, Osensei mêlant hardiment bouddhisme, shintoïsme, christianisme et les thèses d'Omotokyo, il dépasse le cadre religieux et culturel japonais. Il n'est pas l'énième expression d'un syncrétisme bien japonais, même si certaines thèses telles que l'union avec l'univers, l'harmonie avec tout être vivant, la consanguinité de tous les sujets, la non-séparation, relèvent évidemment du shintoïsme quand certains kami prennent des allures de déité chrétienne. Mon maître Kobayashi Hirokazu Sensei rapportait fréquemment cette parole qu'il attribuait à Osensei : « L'aïkido n'est pas japonais. Il appartient aux hommes du monde entier ». Il s'agit là d'une « traduction sauvage » de ma part. Je ne sais pas si nous saurons un jour vraiment faire le tri entre les paroles du fondateur et les différentes exégèses, quand il ne s'agit pas de simplifications réductionnistes qui en furent tirées, et je ne jette la pierre à personne. Je rapporte souvent en français les paroles de mon maître parlant du

¹ Voir « L'Essence de l'Aïkido » John Stevens Budo éditions

sien et je suis bien incapable de dire ce qu'étaient les paroles exactes du fondateur. Je suis seulement capable de dire comment elles m'ont été rapportées. Je peux, pour les japonisants, insérer ici en romaji les mots prononcés par Kobayashi Sensei évoquant les paroles d'Osensei, peut-être simplifiée à mon intention : « Aïkido wa Nihon no mono dewa nai, sekai no ningen no mono desu ». Peut-être que grâce au travail de certains japonologues aikidoka, je pense aux carnets de Takemusu et leur traduction par monsieur Traversi², nous parviendrons un jour à plus d'exactitude quant à la pensée d'Osensei, si celle-ci n'est pas déjà ensevelie sous une montagne de clichés ayant pour fonction de masquer une grande ignorance mais peut-être plus encore, un total désintérêt, voire même un rejet pour la dimension spirituelle de son enseignement, dimension qui est déjà bien perceptible dans cette simple phrase. Bien sûr, j'entends déjà se gausser les objecteurs de la conscience, les partisans lapidaires du « tais-toi et fais des mouvements » (à ne pas confondre avec des objecteurs de conscience) dont la passion pour l'aïkido équivaut à celle du ski ou de la pétanque : « spiritualité, les gros mots sont lâchés ; odeur de soufre, secte à l'horizon ». Oui, j'observe que les attitudes les plus courantes dans les milieux de l'aïkido oscillent entre un « rationalisme sportif » à fortes

² Takemusu Aiki Editions du Cénacle « autour de Ueshiba Morihei « L'aïkido est le principe de la lignée unique des dix mille générations de l'univers »

composantes ethnocentristes et un exotisme idéaliste également à fortes composantes ethnocentristes. J'entends fréquemment des pratiquants dire en substance : « Ici, nous sommes comme ça, et patati et patata, et nous ne changerons pas notre manière d'être et même si tu manges du riz tous les jours, tu n'auras pas les yeux bridés pour autant ». Ce sont d'ailleurs ceux-là qui se prosternent devant tout enseignant japonais, pourvu qu'il vienne de la capitale, même si leur expérience dans la pratique surpasse de loin la sienne. Et puis il y a l'attitude inverse : je suis en passe de devenir japonais, rien du Japon ne m'est étranger, je collectionne les théières à sencha, je fais de l'origami et je ne rate pas une occasion de manger dans des pseudo-bars à sushi du poisson congelé exécrable sur du riz douteux. Les deux attitudes sont équivalentes. La première consiste à rejeter la différence, la seconde à la faire disparaître, « je renie ou je dénie, l'important, c'est qu'au fond, rien ne change ». Dans les deux cas, l'anxiété de morcellement est à l'affût. Le surgissement de l'altérité dans mon noyau identitaire stimule les défenses inconscientes et je réagis en yin ou en yang. Et pourtant, la voie n'est-elle pas précisément l'expérience de l'autre en soi et l'écorce n'a-t-elle pas, outre la fonction de protection du noyau, celle de se développer vers l'autre pour nourrir le dit noyau ?³. Je crains que pour beaucoup, la pratique ne soit qu'une manière

³ « L'écorce et le noyau » Nicolas Abraham et Maria Torok Flammarion « Champs Essais.

d'attribuer une forme identifiable à la menace intérieure. J'observe souvent le refus de toute remise en question des codes rituels et de l'approfondissement de l'étiquette pratiquée le plus souvent à minima, plus comme un code tribal que comme une règle. J'observe aussi l'émotion que produit le fait que je préconise au contraire une étiquette très stricte et un rituel structuré et assumé. La plupart des pratiquants qui découvrent cette proposition s'en trouvent perturbés émotionnellement. Je prends ainsi la mesure de ce qui est touché intérieurement : l'individu se projetant dans le geste proposé se voit autre, il devient altérité pour lui-même. Je ne vais pas refaire ici la dialectique du maître et de l'esclave⁴ mais rappeler simplement que la conscience n'est que ce qu'elle contient et que lorsqu'elle voit l'autre en soi, elle est cet autre ou elle fait l'expérience de sa division. Pour maintenir son unité, elle peut utiliser le rejet ou le déni, ou bien la prise de conscience de ce que l'unité n'existe que dans la conscience de sa division. Si cette prise de conscience a lieu, l'altérité ne menace plus l'identité, Ai, l'union des contraires, est possible, le sujet n'a plus d'ennemi. C'est pourquoi je continue à faire la proposition d'une étiquette que certains jugent excessive, d'un rituel que les mêmes trouvent trop contraignant au bénéfice d'une émotion intérieure qui crée ce mouvement près du noyau identitaire propice à une évolution dans la profondeur. La

4 « La phénoménologie de l'esprit » Hegel, Gallimard

voie va vers l'esprit, si l'on entend l'enseignement d'Osensei, et comment atteindre celui-ci sans en connaître les contours ? Et comment les connaîtrait-on sans faire l'expérience de l'autre, à l'intérieur même de la forteresse culturelle, religieuse, et linguistique ? Il est clair que l'efficacité du rituel tient dans le fait que celui-ci est un geste qui place le sujet dans l'infra-linguistique⁵ et, ce faisant, ôte la pelure ethnique quand l'étiquette place l'autre au cœur de la relation, dans le senti. « Prenez votre adversaire sur votre cœur » nous parle d'une émotion de la chair elle-même dans laquelle l'on peut éprouver une communauté d'être. Pour poursuivre cette dialectique du rituel et de l'étiquette, observons aussi que le fait de pratiquer ensemble un geste unit les sujets dans une profondeur infrapsychique en créant une culture commune, tout comme être ensemble en silence unit dans une profondeur infra-corporelle favorisant la perception de l'être en soi.

En conclusion, je répète que je crois à l'efficacité d'une étiquette très stricte comme moyen d'accès à sa propre conscience pour le sujet qui la pratique et que je ne fais aucun amalgame entre étiquette et servilité. Je crois aussi à l'efficacité du rituel comme chemin d'accès à son esprit pour le sujet qui le pratique et je ne fais aucun amalgame avec un geste religieux. Je constate que notre monde souffre de

5 « La violence de l'interprétation » Piera Aulagnier Puf

manquer de l'un comme de l'autre. Il est inutile d'écrire chaque jour une loi quand le principe de la loi n'est pas intégré. Mais pour intégrer une règle, il faut la symboliser et cela ne se fait pas avec des mots mais avec des actes conscients et volontaires, des rituels permettant la symbolisation. « Le sens du symbole comme l'au-delà du phénomène... Tout fonctionnement est symbolique ». ⁶ J'ajoute que l'étiquette s'accomplit quand elle devient elle-même un rituel. Je conclus par une mise en garde : ne confondons pas un rituel humain, empreint de conscience et dont le respect absolu du sujet est le fondement, avec les sacrifices inconscients à Moloch auxquels se livre notre société dite moderne, multipliant ici et là les guerres pour nourrir le dieu sanguinaire. Ne confondons pas non plus la tribalisation des stades en tout genre. Ces mouvements primitifs et les vociférations qui les accompagnent sont des simulacres guerriers qui conduisent bien trop souvent de la violence intérieure à la violence agie, expression d'une sauvagerie qui nous ramène à la préhistoire pour ce qui est de la conscience et à l'animal pour ce qui est du comportement. Ils diffèrent radicalement des rituels de la voie précisément parce que les sujets qui s'y soumettent ne peuvent s'adosser à l'étiquette pour percevoir quels sont les gestes qui peuvent être faits dans le respect de l'autre et ceux qui nuisent à celui-ci. Alors, si vous jugez

Suite page 32 →

6 « L'écorce et le noyau » voir note 3

Stage de Saint-Antonin-Noble-Val

Pour la deuxième fois à Saint-Antonin Noble Val (Tarn et Garonne), magnifique cité médiévale située au pied des gorges de l'Aveyron, s'est déroulé un stage d'été d'aïkido dirigé par Michel Bécart 6^{ème} dan et Shihan (Aïkikai de Tokyo).

Ce stage mis en place avec l'aide du club de Saint-Antonin et de la mairie a encore eu cette année un vif succès rassemblant sur les tatamis 45 à 50 pratiquants par jour. Ces pratiquants

venus de France et d'Europe ont pu également avec leur famille profiter de cette belle région.

Comme à son habitude le travail proposé par Michel Bécart était très dense, dynamique, insistant sur le travail des bases et des mouvements fondamentaux sans oublier la relation entre le travail à mains nues et les armes.

Tout un programme ! Utile aux anciens et aux débutants.

Après 5 heures de pratique journalière tout le monde était heureux de se retrouver autour d'un verre bien mérité.

Un nouveau rendez-vous est déjà pris pour la 3^{ème} édition à Saint-Antonin Noble Val du dimanche 28 juillet au samedi 3 août 2013. Ce stage d'été est ouvert à tous les pratiquants.

L'ACNA

110, rue Petit 75019 Paris

01 42 03 20 60

<http://www.michelbecart.com>



← *Suite de page 31*

les manières de nos dojos trop affectées et nos rituels désuets, ayez l'obligance de nous faire le crédit de penser que cette apparente superficialité n'est que la persistance d'une maladie de nos consciences qui donne à des gestes dont la signification est profonde un air maniéré. Car il est bien question de l'entraînement de sa conscience à des gestes et des paroles pour qu'elle devienne une vraie conscience de soi, conscience du sujet

par André Cognard

en soi. C'est la condition pour vivre en paix intérieure et pour être capable de protéger l'autre de ce qui est le plus dangereux pour lui, son autre, c'est-à-dire soi-même. Ne voyez pas dans nos manières de dojos l'expression d'une quelconque hauteur mais seulement celle du respect gestualisé. Nous avons bien conscience que notre étiquette, notre discipline et nos rituels n'auront atteint leur but que lorsqu'ils seront vus comme des actes, paroles

et gestes naturels, et soyez sûr que nous y travaillons. Mais n'est-ce pas là ce que l'on nomme éducation, ce sur quoi nous devons veiller sans faillir sinon les dojos seront bientôt l'équivalents des jeux du cirque, ce que sont déjà certains lieux où des pratiques sont encore nommées à grand tort « je ne sais quoi do » ? ■

Essai